

Grâce à la nourrice Marianne, qui y mène chaque jour des enfants, la plage de Berck, froide et ventée, dévoile son potentiel médical et accueille, en 1861, le premier hôpital héliomarin pour soigner les petits Parisiens tuberculeux.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

P

armi ses 39 hôpitaux, l'Assistance publique-hôpitaux de Paris (APHP) compte trois centres héliomarins. Deux sont au Sud de la France, mais le plus ancien d'entre eux se situe à Berck-Plage sur les côtes de la mer du Nord. Qu'est-ce qui a conduit à envisager une

structure de convalescence sur une telle plage, magnifique certes, mais dotée d'un climat assez rude, balayée par des vents froids et dont la température de l'eau de mer dépasse rarement 17 °C ? Pour le comprendre, il faut retourner en 1852 et découvrir un personnage fascinant : la veuve Brillard.

Qui est donc cette femme qui vient tous les jours sur la plage, faisant rouler des enfants dans sa brouette ? La plage de Berck est déserte, battue par le vent du Nord. On y devine au loin les minuscules silhouettes des pêcheuses à pied, qui poussent les larges épaves pour la pêche aux cre-

vettes. Les enfants couverts de pelisses de laine épaisse s'égayent sur la plage rendue infinie par la marée basse. Ce sont les enfants des familles de pêcheurs dont Marianne – c'est son nom – assure la garde.

Est-elle demeurée ?

Ils vont y rester tout l'après-midi et le lendemain à la même heure, Marianne va recommencer son étrange manège, totalement incompréhensible pour les gens raisonnables, à tel point qu'on la prend pour une demeurée. Qui aurait envie de rester plus de quelques minutes sur cette plage vide et glacée, d'où l'on ne

distingue même pas l'horizon, entre la mer grise et le socle épais des nuages ? La pauvre Marianne a d'ailleurs bien des raisons d'être un peu dérangée : mère de six enfants, elle a perdu quatre d'entre eux et son mari dans l'épidémie mortifère de choléra qui vient de secouer la région. Elle reste dans sa bicoque, isolée entre deux dunes, près de la plage, et ne peut survivre qu'en s'improvisant nourrice pour les enfants des familles de pêcheurs, contre une aumône assurant à peine sa subsistance. Toujours seule. Les habitants de Berck contemplent avec inquiétude ses habitudes insen-

sées et la surnomment avec compassion: la «Marianne-toute-seule».

Pourtant, elle est loin d'être la demeurée que certains supposent et qui va faire la fortune de Berck-Plage. Car elle a gagné la confiance du docteur Perrochaud de Montreuil-sur-Mer, étonné de la bonne santé des enfants dont elle s'occupe et de la guérison de leur rachitisme ou des scrofules de certains d'entre eux. Il lui confie donc plusieurs enfants tuberculeux.

Cette fois, c'est avec une petite voiture tirée par un âne que Marianne conduit ses enfants vers la plage. Perrochaud vient trois fois par semaine. Il est convaincu qu'il existe à Berck un microclimat propice pour traiter les conséquences du fléau de l'époque: la tuberculose.

Le bon air marin

Bientôt ce seront 30 enfants de l'Assistance publique de Paris qui seront confiés à Marianne. Les enfants de la ville sont chétifs, malin-gres, épuisés par la maladie. Certains sont déjà rendus bossus par l'atteinte de leur colonne vertébrale, ce fameux mal de Pott. Mais les résultats sont là. Les enfants vont mieux, aucun ne décède alors que leur pronostic était considéré comme épouvantable.

Perrochaud invite alors le directeur de l'Assistance publique, M. Husson, à visiter ses petits malades. Celui-ci se déplace, un peu incrédule, mais constate

les guérisons et décide de construire un hôpital, simple mais capable d'accueillir les enfants parisiens. Il se laisse d'autant plus facilement séduire par cette nouveauté qu'est «le bon air de la mer» qu'il ne sait plus que faire de tous ces gosses que le mal de Pott condamne à la difformité ou à la mort. Ce n'est qu'un bâtiment en bois qu'on

inaugure en 1861, mais quelques années plus tard, on construit un grand hôpital capable d'accueillir plusieurs centaines de patients avec piscine d'eau de mer chauffée. Cet «hôpital Napoléon» est inauguré par l'impératrice, elle-même très impliquée, car elle redoute que son fils soit atteint par l'implacable maladie. C'est le succès. La

baronne de Rothschild s'en mêle et investit ainsi que la famille du tsar ou la Fondation franco-américaine.

Quant à Marianne, assistant à cette révolution du modernisme, elle hoche sa tête coiffée de son éternel bonnet de batiste blanche et lâche dans son patois picard: «j'l'avions bien dit que l'air d'ici, y f'sait du bien à mes tiots!»



**Vous avez rendez-vous
avec l'histoire.**

HISTORIA HORS-SÉRIE

ALL 11,40 € - BEL 6,10 € - ESP 9,90 € - FR 10,90 € - GR 10,90 € - ITA 9,90 € - JAP 10,90 € - KOR 10,90 € - LUX 9,90 € - MEX 10,90 € - NLD 10,90 € - NOR 10,90 € - POL 10,90 € - PRT 10,90 € - ROM 10,90 € - RUS 10,90 € - SLO 10,90 € - SWE 10,90 € - SWI 10,90 € - TUR 10,90 € - UK 10,90 € - USA 10,90 € - CAN 16,49 \$ CAN - DOM 15,90 XPF - TOM 15,90 XPF - MAR 107 MAD - TUN 16 TND

ÉTATS-UNIS **L'OBSESSION IMPÉRIALISTE**

- La tentation de l'Arctique • La diplomatie du gourdin • Les ingérences en Iran
- Vietnam, le grand gâchis • Les guerres du Golfe • Post-9/11, le monde d'après

9,90 HORS-SÉRIE
SEULEMENT